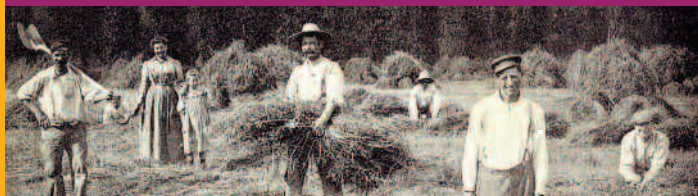




LE PATRIMOINE

L'agriculture à Antony

- Paysages variés et polyculture domaniale
- Vers une production agricole plus spécialisée
- L'agriculture dans la ville
- Bergers de rêve



Antony agricole ? L'image prête aujourd'hui à sourire. Cette activité est pourtant bien à l'origine du village médiéval, au cœur d'un terroir varié fait d'espaces boisés, vallées en herbe, plateaux céréaliers et coteaux à vignes. Ici, la traditionnelle production vivrière s'est rapidement transformée sous l'influence grandissante du marché de Paris. Jusqu'au siècle dernier, la capitale trouve dans sa banlieue la plupart des produits agricoles nécessaires à sa subsistance, orientant les terroirs environnants vers des cultures spécialisées destinées au commerce. Après en avoir profité, l'agriculture locale en subit les effets dévastateurs, au XX^e siècle, lorsque l'urbanisation atteint la commune, provoquant le recul des exploitations pour ne plus laisser subsister que des milliers de potagers familiaux.

*Meules à Antony,
photographie autochrome
par Étienne Wallon,
1910 (coll. part.).*

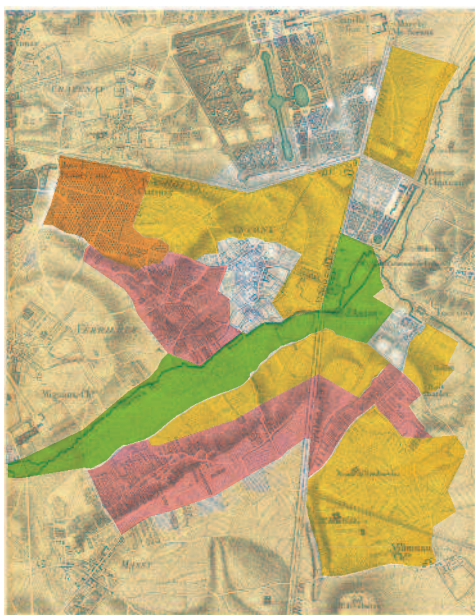


Exploitation du sol et condition paysanne

Au terme d'une phase de forte croissance, de la fin du XV^e au début du XVII^e siècle, les terres labourables s'étendent, à la veille de la Révolution, sur plus de la moitié du territoire d'Antony. Elles sont essentiellement situées sur les alluvions voisines du village et au nord de la paroisse, ainsi que sur les sols bruns fertiles du plateau de Wissous. La vigne et les vergers qui, grâce à la demande du marché parisien, avaient peut-être couvert le quart de la paroisse, reculent à présent (16 %, sur les coteaux orientés à l'est, les mieux exposés et protégés des vents dominants). Viennent ensuite les prés (12 %, le long de la Bièvre et de ses affluents), les bois (11 %, à l'ouest du village, vers les Baconnets et aux Rabats, en net recul au cours des XVII^e et XVIII^e siècles) et les chemins, maisons et cours d'eau (10 %).

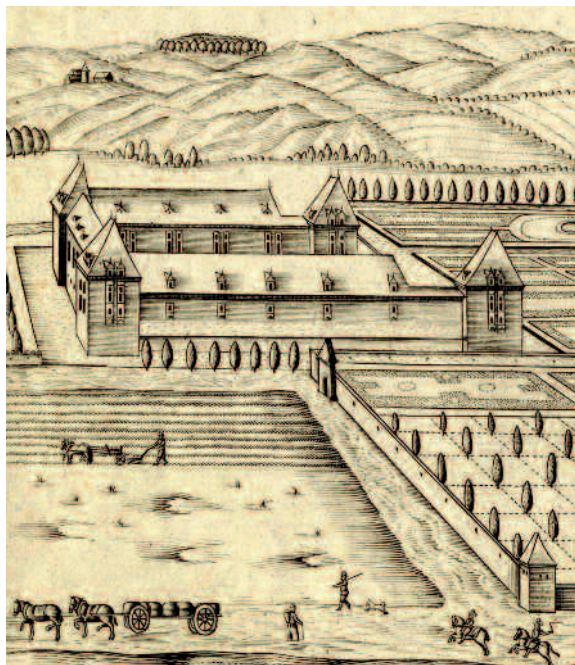
Les labours, en champs ouverts, font l'objet d'un assolement triennal, c'est-à-dire d'une alternance sur trois ans de blés d'hiver (froment ou seigle), de céréales de printemps (orge, avoine) et de jachère, parfois remplacée par des prairies ou des légumineuses telles que les haricots et les pois. D'une manière générale, les rendements des terres d'Antony semblent médiocres. La paroisse produit à peu près le blé nécessaire à sa consommation, mais reste sensible aux événements météorologiques

Répartition des cultures à Antony
à la fin de l'Ancien Régime



- | | | | |
|--------|-------------------|-------|---------|
| orange | bois | jaune | labours |
| rose | vignes et vergers | vert | prés |

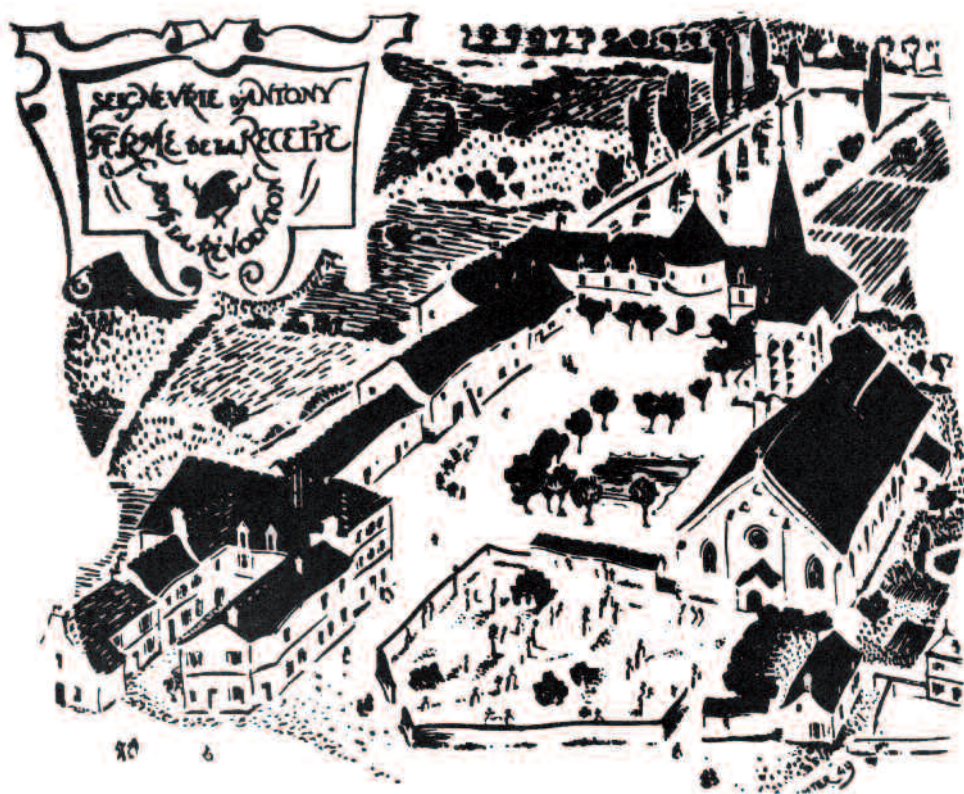
(par exemple lors des orages du 13 juillet 1788 et du 11 juillet 1794) qui occasionnent disettes et pics de mortalité dans la population locale.



Berny, gravure d'après Claude Chastillon,
1^{re} moitié du XVII^e siècle (Arch. com., Fi).

Au XVIII^e siècle, environ 350 hectares de terres appartiennent à Saint-Germain-des-Prés, soit à peu près 40 % du territoire de la paroisse. La propriété des paysans, localisée surtout sur les coteaux, y est elle-même particulièrement réduite et morcelée en lots souvent minuscules où ils cultivent la vigne et accessoirement des arbres fruitiers qui ne nécessitent que de petites surfaces et le travail des bras. Au total, seul un tiers des terres de la paroisse est exploité en faire-valoir direct, contre plus des deux tiers en fermage. Concentrant dans leurs mains la majorité des revenus de la terre, développant les exploitations en luttant contre les usages collectifs anciens, les fermiers sont, au cours de l'Ancien Régime, devenus une élite restreinte et puissante.

Paysages variés et polyculture domaniale



Ferme de la Recette appartenant à Saint-Germain-des-Prés avant la Révolution, vue dessinée par Bruno Seuchter, 1^{re} moitié du XX^e siècle (Arch. com., DOC).

La mise en valeur d'un terroir diversifié

Du haut Moyen Âge à la Révolution, une bonne partie du terroir d'Antony appartient à l'abbaye parisienne de Saint-Germain-des-Prés qui le met en valeur à son profit. Au XII^e siècle, période où les archives apportent des informations assez abondantes, l'attention des moines semble se focaliser sur la gestion des espaces boisés, dont la valeur économique est visiblement importante. Ainsi, vers 1170, l'abbé qui possède déjà l'« ancienne forêt » d'Antony, reprend en main son « bois d'Antony » contre les prétentions de Jean de Massy, un petit seigneur laïc. Il accepte, à la même époque, de réduire les services agricoles dus par les habitants de la seigneurie à la condition que ceux-ci abandonnent les droits d'usage qu'ils ont dans le bois.

La charte de franchise accordée par l'abbaye aux Antoniens en 1248 évoque indirectement les

principales productions agricoles de la seigneurie (céréales, vignes, foins). L'utilisation des équipements collectifs (moulin, four et pressoir banaux) y est précisément réglementée et les services dus au seigneur y sont énumérés : mise à disposition de bêtes de trait pour les labours, semailles, transport des gerbes à la grange, fauchage et transport des foins des prairies du Breuil vers les greniers.

À côté des terres labourables, des prés, des vignes, des saulaies, les bois font, aux XIV^e et XV^e siècles, l'objet d'une exploitation intensive qui porte atteinte à la ressource. L'abbaye, qui avait en 1308 accordé aux habitants la permission d'y mettre à pâturer leurs bovins, s'efforce désormais de limiter leurs droits. À la fin du XIV^e siècle, l'abbaye possède encore, à Antony, environ 150 hectares de bois où, notamment, elle entretient des ruches.



Vers une production agricole plus spécialisée

La fin des bois et des vignes

À la fin du XIX^e siècle, les paysages agricoles d'Antony ressemblent à peu près à ce qu'ils étaient un siècle plus tôt. On voit notamment subsister de vastes parcs de plaisance liés aux résidences aristocratiques et bourgeoises ou religieuses. Toutefois, deux différences importantes sont à noter. Les bois ont pratiquement disparu dans les années qui suivent la Révolution, sans doute mis en coupe après la vente des biens nationaux. Les vignes accentuent leur repli : 138 hectares vers 1780, 58 ha en 1808, 33 ha en 1842, 20 ha en 1880, 9 ha en 1914. Les jugements portés sur la qualité du vin d'Antony dans la seconde moitié du XIX^e siècle diffèrent selon les historiens locaux : l'abbé Enjalvin le trouve « de médiocre qualité » quand Fernand Bournon le dit « léger et agréable ».

À cette époque, le vignoble antonien pâtit surtout de la concurrence des vins des grandes régions productrices françaises que le chemin de fer permet désormais d'acheminer facilement vers Paris, ainsi que des probables ravages du phylloxéra. À la fin du XIX^e siècle, le vin produit à Antony n'est plus commercialisé.

L'essor des fruits et légumes



Arrachage des pommes de terres à Antony, vers 1900 (Arch. com., 21 Fi 46).

Si le paysage de champs ouverts domine encore dans la commune d'Antony, les produits agricoles changent au cours du XIX^e siècle. On note tout

d'abord l'introduction précoce à Antony de la pomme de terre, dès la fin du XVIII^e siècle. En 1790, à l'image de Parmentier, Vattier, maître de poste et laboureur éclairé à Berny, organise dans ses champs un concours de culture de tubercules ouvert aux Antoniens, pour lequel il fournit semences, engrais et récompense. Il s'agit



Ramassage des gerbes après la moisson à Antony, photographie autochrome par Étienne Wallon, v. 1910 (coll. part.).

d'encourager les habitants du lieu à cultiver cette plante, alors surtout destinée à la nourriture du bétail, en vue de lutter contre la disette des années de mauvaises récoltes. À la fin du XIX^e siècle, à Antony, la surface dédiée à la culture de pommes de terre de plein champ dépasse celle du froment. Cette agriculture paysanne s'organise autour de fermes généralement situées aux abords du village mais qui exploitent des terres dispersées dans tout Antony, voire dans les communes environnantes.

Bénéficiant de l'augmentation de la population dans l'agglomération et de nouvelles habitudes de consommation, la croissance du marché favorise l'essor des fruits et légumes qui sont écoulés vers les halles de Paris et sur quelques marchés des alentours. Avec la disparition de la vigne, les agriculteurs locaux s'orientent vers les petits fruits qui donnent rapidement, tels que les fraises ou encore les groseilles (7 ha cultivés en 1842), puis vers l'arboriculture fruitière. La fraîcheur des cerises est très appréciée des consommateurs.

Nées dans la capitale au Moyen Âge et repoussées vers la banlieue au fur et à mesure de l'urbanisation,



Vergers et espaliers à Antony, vers 1900 (Arch. com., 11 Fi 105).

les cultures maraîchères se développent surtout à Antony à partir de la fin du XIX^e siècle. Il s'agit de cultures intensives pratiquées par des spécialistes distincts des paysans locaux. Elles reposent sur l'utilisation de surfaces modestes, closes de murs et engraisées par le fumier des chevaux parisiens et par les gadoues urbaines qui sont une des clefs de leur prospérité. Très consommatrices en eau, elles produisent spécifiquement sous châssis ou sous cloche des légumes et fruits de primeur (melons et asperges) ou fragiles (fraises) récoltés à maturité pour être vendus aussitôt.

L'épanouissement de l'horticulture s'accompagne de l'installation à Antony de deux autres types d'exploitations spécialisées, les pépiniéristes et les producteurs de graines de semence, à l'imitation des établissements renommés de Châtenay-Malabry (Croux) et Verrières-le-Buisson (Vilmorin-Andrieux).

La résistance de l'élevage

Vers 1900, l'élevage perdure dans la commune, soit comme activité principale (quelques centaines de moutons dans les prés d'Antony), soit annexé à l'exploitation (on y compte 150 à 200 chevaux).



La cinquantaine de vaches dénombrées dans la commune, témoigne plutôt de la présence des fermes et des simples « nourrisseurs » qui, sans avoir besoin de prairies et en achetant aux environs le fourrage nécessaire, produisent encore dans leurs étables de la banlieue un lait de meilleure qualité que celui qu'on peut acheminer de la province. On compte enfin environ 1500 poules, 900 lapins et 300 animaux de basse-cour dont l'élevage n'est pas seulement le fait des exploitants professionnels.

Des paysans aux « traîne-binette »

Au recensement de 1841, 207 Antoniens (soit 37 % des actifs) déclarent exercer une profession agricole (laboureur, vigneron, etc.). En 1896, Fernand Bournon considère que « la plupart des habitants d'Antony sont cultivateurs ». À cette époque, le travail de la terre s'effectue, en



Collecte des gadoues par l'entreprise Brier, cultivateur-grainier établi dans la rue de l'Église, vers 1930 (Arch. com., 11 Fi).

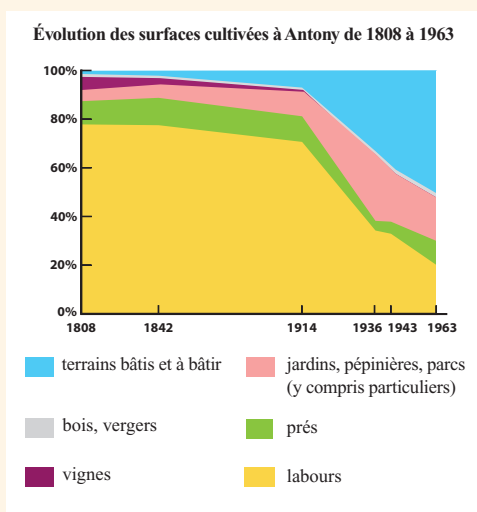
faire-valoir direct le plus souvent, sur les 38 exploitations paysannes et les 33 exploitations horticoles ou maraîchères de la commune, pour la plupart familiales, qui emploient chacune plusieurs salarié(e)s. Les folkloristes rappellent qu'on donnait volontiers aux agriculteurs antoniens le surnom de « traîne-binette »... Celui-ci évoque certes de petites exploitations aux terres éloignées les unes des autres, mais marque surtout la place prise à la fin XIX^e siècle par la main-d'œuvre spécialisée nécessaire aux cultures intensives.

Vaches dans la prairie du Moulin, vers 1900 (Arch. com., 11 Fi 51).



L'agriculture dans la ville

Évolution des exploitations agricoles



Au XX^e siècle, l'agriculture banlieusarde bénéficie de l'énorme croissance de la population en Île-de-France et de l'essor de la consommation citadine de fruits et légumes. Elle doit néanmoins faire face à des défis majeurs : la concurrence accrue des grandes régions agricoles, le renchérissement de la main-d'œuvre, le tarissement des engrais (dû à la disparition de la cavalerie urbaine et à la création d'usines d'incinération), et surtout l'extension des surfaces bâties, qui, au XIX^e siècle, n'avait encore que peu touché Antony. Dans l'entre-deux-guerres, puis dans les années 1950, celle-ci connaît en revanche deux phases d'urbanisation galopante.

Comme d'autres communes de la proche banlieue, Antony est à son tour confrontée à l'augmentation des prix de l'immobilier : de la vente de leurs terrains, certains agriculteurs peuvent parfois espérer tirer un capital dont la rente leur procure des revenus supérieurs à ceux de l'exploitation la plus rémunératrice. Au début des années 1930, on produit encore, en plein champ, des quantités

importantes de pommes de terre, de haricots, de petits pois et de cornichons. Cependant, entre 1891 et 1946 à Antony, la surface des grandes cultures est divisée par 3, celle des prés par 5, celle des maraîchages par 3. Il s'ensuit une chute du nombre des exploitations paysannes (qui passe alors de 38 à 4) et un certain déclin des exploitations spécialisées.

Les nourrisseurs maintiennent leur production de lait de proximité, profitant de la croissance de population dans la commune : on en compte encore 5 à Antony dans l'*Annuaire du commerce* de 1951. L'arboriculture fruitière parvient également à conserver une certaine vigueur, en particulier dans l'ouest de la commune, du Paradis aux Grouettes et aux Bas-Graviers. En 1948, les statistiques officielles dénombrent localement 8600 cerisiers, 8200 pruniers, 3500 poiriers, 3200 pommiers et 500 pêcheurs. La production des petits fruits, à commencer par les fraises et les groseilles, y représente encore, dans les années 1930, plusieurs tonnes.

Les maraîchers, qui n'exploitent eux aussi que de petites superficies, résistent un temps en poursuivant la production de fruits et légumes hâtés, en profitant de la desserte de l'Arpajonnais (1894-1936), tramway



Étables du nourrisseur Baraduc, rue des Sources, v. 1900 (coll. part.).

qui permet de rejoindre commodément les Halles centrales, et en assurant la vente directe de détail sur les marchés locaux au moyen de leurs camionnettes. En 1954, on recense à Antony 185 agriculteurs, auxquels il faudrait ajouter les épouses et enfants non comptabilisés.

Si le chiffre est assez comparable à celui du milieu du XIX^e siècle, ils ne représentent plus désormais que 2 % des actifs de la commune.





Vente à l'étalage des fruits et légumes cultivés par les Verneau, maraîchers à Antony, 1955 (coll. part.).

Dès les années 1920 en vérité, les anciennes terres cultivées se couvrent massivement de lotissements. L'actuelle place Firmin-Gémier, en plein centre-ville, a été exploitée en maraîchage jusqu'à la création de la place du Marché en 1923. Les grandes cultures localisées sur les bonnes terres de la périphérie de la commune disparaissent à leur tour après la seconde guerre mondiale pour laisser place, entre autres, à la résidence universitaire, au centre de recherches de Saint-Gobain, au grand ensemble de Massy-Antony, à la résidence Bourget-Briand, à la résidence La Fontaine et enfin à la zone d'activités industrielles. Puis la plupart des exploitations spécialisées dans le maraîchage et l'horticulture ornementale périssent au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, malgré un effort de diversification

des productions pour répondre au mieux à la demande de la clientèle et en dépit de la valorisation des circuits courts : 11 exploitations déclarées à Antony en 1955, 6 en 1970, 3 en 2000...

Potagers, basses-cours et autoconsommation

En fait, la disparition des exploitations agricoles ne s'est pas accompagnée d'une réduction proportionnelle de la surface cultivée : on assiste parallèlement à la « prolifération du potager individuel » typique de la banlieue. À Antony, la surface totale

des jardins privés est multipliée par 5 au cours de la première moitié du XX^e siècle, passant de 164 hectares en 1892 à 807 ha en 1946. C'est, au cours de cette période, l'une des communes d'Île-de-France où le développement des jardins particuliers est le plus spectaculaire. Bien souvent, il s'agit initialement d'une parcelle achetée par un ménage parisien équipée d'une cabane rudimentaire et cultivée en dehors des heures de travail pour la consommation familiale ou pour fournir une ressource d'appoint. D'autres y font construire un pavillon dans le cadre d'un lotissement en prévoyant le terrain suffisant pour aménager basse-cour et potager. Le nombre de grainetiers présents dans la commune augmente en conséquence pour fournir les semences et les engrais aux jardins, ainsi que les grains et le fourrage nécessaires aux poulaillers et aux clapiers.

Dans ces quartiers pavillonnaires caractéristiques, le jardinage demeure très largement pratiqué par les Antoniens. Bien plus, on a vu réapparaître en 2007 dans le quartier du Noyer-Doré les premiers potagers partagés d'Antony sur des terrains d'où fruits et légumes avait disparu depuis les années 1950.



Jardins particuliers d'Antony, vers 1930 (Arch. com., 11 Fi 90).



Bergers de rêve



Deuxième vue d'Antony par Marin-Ovide Michel, v. 1780 (Arch. com., Fi).

Intitulée « Vue d'Antony », une estampe réalisée vers 1780 par le graveur parisien Marin-Ovide Michel d'après un tableau du peintre Jean-Baptiste Huet représente une scène pastorale. Le jeune berger joue un air de flûte à la charmante bergère, tandis que deux vaches et quelques moutons paissent dans un paysage vallonné. Une rivière aux eaux claires serpente entre des bosquets... La gravure répond pleinement aux canons du pittoresque alors en vogue. Bref, n'y voyons surtout pas une œuvre réaliste, représentative de l'élevage pratiqué à Antony, mais plutôt la recherche créative, le délire de l'artiste !

Dépliant édité par les services Archives, Culturel et InfoCom.

Ville d'Antony, septembre 2015. – Textes : Alexis Douchin.

Remerciements au groupe de travail :

Éliane Bourguignat (Atelier-musée du pays d'Antony), Nicole Chavannes (Office de tourisme), Robert Gouache (Accueil des villes françaises), Françoise Libbe (AMPA), Christine Roche (AMPA).

Sources et bibliographie :

Archives communales d'Antony, sous-série 3 F : statistiques agricoles ; série G : contributions (matrices et plans) ; série I : police rurale ; série Fi : documents figurés ; série DOC, « Agriculture » : documentation.

Pierre ANGER, Les dépendances de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, Paris, Poussielgue, et Ligugé, Saint-Martin, 1909, 3 vol.

Serge LERAT, Antony : étude urbaine. Diplôme d'études supérieures de géographie sous la direction de Pierre George, soutenu devant l'université de Paris, faculté des lettres, 1953.

Raymonde MONNIER, La Révolution à Antony (1788-an IV). Mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction d'Albert Soboul à l'université de Paris-I, 1971.

Michel PHILIPPONNEAU, La vie rurale de la banlieue parisienne. Étude de géographie humaine, Paris, Armand Colin, 1956.

Jean-Pierre SYREN, Les villages en Île-de-France sous l'Ancien Régime : un exemple d'évolution. Antony du XVI^e au XVIII^e siècle. Mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de Jean Jacquart à l'université de Paris-I-Sorbonne, 1988.

Yvonne FIRINO (dir.), Antony d'hier et d'aujourd'hui, passim.

Françoise LIBBE (dir.), L'Écho du terroir, passim.